

A close-up portrait of a young girl with blonde hair in two braids, smiling slightly. She is wearing a white ruffled collar and a red top. The background is a soft, out-of-focus grey.

HEIDI BENNECKENSTEIN

**Coupable
en toute
innocence**



LIANA LEVI

j'ai grandi parmi les néonazis



« J’ai passé les dix-huit premières années de ma vie avec des nazis. Rien qu’avec eux. J’ai été élevée, façonnée, harcelée, récompensée par eux. Je ne connaissais personne d’autre : mes grands-parents, mon père, les amis de mon père, les enfants avec qui je passais mes vacances, ma première bande, mon premier copain et même l’homme avec qui je suis mariée aujourd’hui – tous étaient nazis. Plus ou moins radicaux, souvent violents, quelquefois déjà condamnés. »

HEIDI BENNECKENSTEIN a vu le jour en 1992 près de Munich dans une famille de la classe moyenne allemande : père inspecteur des douanes, mère au foyer. Rien que de très normal. Sauf que les quatre filles du couple sont élevées, sans poupée Barbie ni dessin animé, dans un monde parallèle où l’on cultive la nostalgie du Troisième Reich et le négationnisme. Expédiée pendant les vacances dans des camps paramilitaires clandestins, fragilisée par un père destructeur, Heidi va d’échecs scolaires en échecs professionnels. Néonazie convaincue à l’adolescence, militante au NPD, le parti ultra-nationaliste, elle décroche de l’extrême droite à dix-neuf ans et revient sur son passé sidérant dans ce témoignage, dont la publication en Allemagne à l’automne 2017 a été très remarquée. Elle exerce aujourd’hui le métier d’éducatrice.

« Une contribution importante au débat actuel sur la montée en puissance de l’extrême droite. » *Freie Presse*

« Comment une éducation autoritaire et l’idéologie raciale peuvent transformer une jeune fille en nazie convaincue. » *Der Spiegel*

« Une vision effrayante d’une idéologie qui sévit encore, parfois devant chez nous... » *Fritz Radio*

Heidi Benneckenstein

Coupable en toute innocence

Avec la collaboration de Tobias Haberl

*Traduit de l'allemand
par Élisabeth Landes*



Liana Levi

Mes deux vies

Jusqu'à dix-huit ans je n'ai connu que des nazis

Je m'appelle Heidrun, mais les amis disent Heidi. J'ai vingt-quatre ans, un mari, un fils, un chien adorables et un métier qui me plaît. Je vis à Munich, une des villes les plus belles et les plus prospères d'Allemagne, remplie de cafés d'étudiants et de touristes qui se promènent un guide à la main.

Notre appartement n'est pas grand mais il me suffit, je m'y sens bien. Je suis éducatrice dans un jardin d'enfants et quand j'attends le tram, le matin, pour aller travailler, je passe inaperçue. Je suis du genre discret, plutôt grande, plutôt mince, cheveux blonds mi-longs, jeans et baskets. En me voyant les gens se disent... rien – et c'est très bien !

Ils ne se doutent pas que celle que j'ai été pendant dix-huit ans n'existe plus. La personne qu'ils ont en face d'eux est venue au monde pour la deuxième fois il y a quelques années. Et cette fois-ci j'ai l'intention de mener enfin une vie dont je serai fière, une vie pour laquelle je me suis longtemps battue.

J'ai réfléchi si souvent aux dix-huit premières années de ma vie que je peux en faire défiler tout le film dans mon esprit, revenir en arrière, zoomer et me projeter librement dans telle ou telle scène et dans telle ou telle phase de mon passé.

Ce n'est pas si bien que ça, ce que j'ai vécu. C'est généralement déplaisant, parfois horrible, souvent blessant, humiliant, choquant.

Je vois des silhouettes floues, des visages mauvais, des uniformes, des flambeaux, des croix gammées; je vois une petite fille menue, tantôt perdue, tantôt furieuse, souvent silencieuse. Je ne me suis jamais sentie rassurée ni protégée. J'étais tout sauf heureuse. C'est la raison pour laquelle il y a trois ans j'ai fourré ce qui me restait de ce temps-là dans une caisse, que j'ai portée au grenier chez ma grand-mère. Je ne veux plus avoir affaire avec son contenu. Il est malfaisant.

Il y a un an je suis tout de même retournée au grenier et j'ai ressorti la caisse, je l'ai époussetée, je l'ai ouverte et j'ai tout examiné. Chaque livre, chaque lettre, chaque carte postale. Ce n'était pas facile mais c'était nécessaire. J'ai senti que je ne pourrais en finir avec cette première vie qu'en exhumant le plus de souvenirs possible, y compris les plus déplaisants et les plus cruels. Je devais revivre encore une fois les dix-huit premières années de ma vie pour pouvoir les laisser derrière moi. Et pour pouvoir écrire ce livre.

Tout en haut du tas se trouvait *Le Livre de chants des Jeunesses allemande, flamande et nordique*, un petit cahier déchiré dont quelques pages étaient volantes. Je l'ai feuilleté et j'en ai lu quelques lignes au hasard.

Les chants s'intitulaient *Drapeau noir, résiste!*; *Faites place, vous les peuples*; *Deutschland, Deutschland über alles*¹. Certains titres avaient l'air anodins et sonnaient comme ces odes du

1. *L'Allemagne au-dessus de tout*. C'était le début du *Deutschlandlied*, l'hymne national, maintenant expurgé des deux premières strophes aux accents nationalistes et réduit à la troisième: «Unité, droit et liberté pour la patrie allemande». (*Toutes les notes de bas de page sont de la traductrice.*)

XIX^e siècle qui exaltent le pays natal – *Le vent souffle à travers champs*, par exemple, sauf qu'en se penchant un peu sur le texte on voit vite d'où souffle ce vent :

*Activons notre esprit et nos mains,
Aguerrissons nos jeunes forces,
Pour qu'avec l'aide de Dieu elles nous donnent
Une Allemagne puissante et vigoureuse!
Ne laissons pas l'envie nous brouiller la vue,
Ne nous fions pas à l'apparence,
Chérissons l'ordre, la discipline,
Et le devoir accompli^{1*}.*

Je l'ai mis de côté et j'ai continué à fouiller. Je suis tombée sur une foule de lettres, de cartes et d'invitations des Jungen Nationaldemokraten, l'organisation de jeunesse du NPD, et de la HDJ, la Heimattreue Deutsche Jugend¹, adressées à Heidrun Redeker, mon nom d'avant. Je les ai lues de la première à la dernière ligne, les souvenirs se sont réveillés, les images ont resurgi. Au-dessous il y avait des tracts du NPD et de la DVU²: *L'Allemagne aux Allemands!* Je me revois encore les distribuer dans les zones piétonnes de la ville avec un sourire engageant.

J'ai trouvé mon passeport généalogique³, un cahier imitant le parchemin dans lequel j'avais reporté les noms, les dates de naissance et la confession de mes parents,

* Les appels de note en chiffres romains renvoient aux notes bibliographiques en fin d'ouvrage.

1. La Jeunesse allemande patriote.

2. DVU: Deutsche Volksunion, parti d'extrême droite qui a fusionné avec le NPD en 2011.

3. Certificat de filiation destiné à prouver l'ascendance allemande, exigé par les nazis.

grands-parents et arrière-grands-parents. L'écriture enfantine était très soignée, j'avais dû me concentrer, m'appliquer, comme si mes annotations pouvaient être contrôlées à tout moment. La devise du cahier était: *Béni celui qui honore ses pères.*

J'ai trouvé deux T-shirts. Sur l'un était imprimé: *La peine de mort pour les pédophiles*, sur l'autre: *Dieu qui créa le fer ne voulait pas de valets* – le début du *Chant de la Patrie* d'Ernst Moritz Arndt, écrit en 1812. J'ai trouvé des CD de Stahlgewitter, de Landser et de Gigi und die braunen Stadtmusikanten¹. Ces derniers avaient défrayé la chronique quelques années auparavant en célébrant en 2010 dans leur chanson *Döner-Killer* les meurtres de la cellule terroriste NSU, un an avant qu'on ne la démasque².

Quand on en relit les premières strophes aujourd'hui, on est sidéré de la précision avec laquelle ils décrivent les faits:

*Il a déjà frappé neuf fois.
La SoKo Bosphorus³ est aux abois.
L'enquête piétine de jour en jour.
Piste sanglante, le fantôme court toujours*

*Ils pètent un câble: il faut le trouver.
Il vient, il tue, il disparaît.*

1. Groupes de rock néonazis plusieurs fois condamnés, mais dont seul Landser a été interdit.

2. NSU: Nationalsozialistischer Untergrund, la Clandestinité nationale-socialiste qui commit impunément de 2000 à 2011, entre autres exactions, l'assassinat de huit immigrés turcs, d'un immigré grec et d'une policière, ainsi qu'un attentat à la bombe à Cologne.

3. SoKo Bosphorus: Sonderkommission Bosphorus, groupe d'enquête dit du Bosphore qui enquêta en vain sur ces meurtres de 2005 à 2008.

*Quel suspens, non mais quel thriller!
Ils chassent le Döner-Killer*^{II}.

« Que savait Gigi ? » a titré *Die Zeit* en avril 2012, bien trop tard donc. J'en avais assez vu, j'ai refermé le couvercle et remis la caisse au grenier. J'avais le sentiment d'avoir mené pendant dix-huit ans la vie de quelqu'un d'autre. Je ne ressentais pas de dégoût, c'était plutôt comme d'avoir jeté un coup d'œil dans la vie d'une personne que j'aurais vaguement connue autrefois.

J'ai toujours du mal à faire le lien entre ces souvenirs qui sont les miens, je le sais, et la personne que je suis aujourd'hui. Quand je réfléchis à ce que j'ai dit, pensé, fait autrefois, à ce que j'ai cru et à ce dont j'ai douté, je ressens de la honte et une grande colère. Quelquefois aussi, un rire incrédule, désespéré, qui n'a rien de libérateur, m'échappe.

J'ai passé les dix-huit premières années de ma vie avec des nazis. Pas à bonne distance ou un an ou deux à l'adolescence, mais en plein dedans, rien qu'avec eux et depuis le début. J'ai été élevée, façonnée, battue, harcelée, louée, récompensée par eux.

À vrai dire je ne connaissais personne d'autre : mes grands-parents, mon père, les amis de mon père, les enfants avec qui je passais mes vacances, ma première bande, mon premier copain et même l'homme avec qui je suis mariée aujourd'hui – tous étaient nazis, plus ou moins radicaux, souvent très militants, violents, déjà condamnés.

Toute petite, j'ai été initiée à leur idéologie, éduquée militairement, j'ai effectué des marches de plusieurs kilomètres, hissé des drapeaux aux symboles douteux, fait le salut hitlérien et chanté des chants interdits. Adolescente, j'ai traîné dans les cafés attitrés des « camarades », je me

suis saoulée aux concerts nazis, j'ai tenu les stands de campagne du NPD et je me suis assise à un feu de camp près d'un type que j'ai revu des années plus tard... sur le banc des accusés au procès de la Clandestinité nationale-socialiste. Je cognais, j'encaissais les coups, j'agressais les policiers et leur filais sous le nez.

J'ai été membre de la HDJ, la Jeunesse allemande patriote, et des Jeunes démocrates nationaux, je me suis tenue au garde-à-vous à côté des cadres du NPD, j'ai porté des flambeaux, visité les « camarades » en taule et fait la fête à la Maison brune à Iéna – c'était tellement normal pour moi que je ne réalise vraiment qu'après coup dans quel bourbier j'étais tombée.

J'étais une petite nazie. Coupable en toute innocence, née, élevée, poussée inexorablement dans le milieu de l'ultra-droite. Je n'ai pas eu le choix, n'empêche, j'étais nazie.

Je ne me suis pas réveillée un beau matin en me disant : à partir d'aujourd'hui je ne suis plus nazie. Ça ne se passe pas comme ça. Pas après ce que j'ai vécu. Pas avec la famille dans laquelle j'ai grandi. Pas après toutes ces années de camps paramilitaires et de militantisme dans les « camaraderies¹ ». J'étais si engluée dans ce monde parallèle que j'ai mis longtemps à m'en extirper. Sortir de ce milieu, prendre mes distances avec ces gens, avec une partie de ma famille et finalement avec moi-même a été un cheminement douloureux, qui a duré des années.

Je me suis demandé pendant des mois si je devais écrire ce livre. J'avais au moins autant de raisons de ne pas

1. Il s'agit du réseau informel des Kameradschaften, destinées à se « regrouper ultérieurement au sein d'un parti national-socialiste reconstruit ».

l'écrire. Il y a deux ans j'ai reçu un appel d'un journaliste de la *Bild-Zeitung*: il avait entendu parler de moi, est-ce qu'on pouvait se rencontrer? Mon histoire était fascinante, tragique aussi, quelle vie, quelle enfance, il y avait vraiment quelque chose à en tirer. Un sacré matériau.

Ça m'a flattée et j'ai accepté. Nous avons pris un café et je lui ai raconté mon parcours en abrégé. Il acquiesçait, notait, acquiesçait de nouveau, il était tout feu tout flamme – puis, au bout de quelques semaines, le projet s'est enlisé. Le type ne s'est plus manifesté. Ça devait manquer de sang, de violence, d'armes et de baston. Comme dans ces histoires qui vous font inviter aux talk-shows.

Tout ce que j'avais vécu, mes déchirements, l'échec de mes rapports avec mes parents, mes sœurs et mes ex-camarades, ne l'intéressaient pas. J'ai été déçue, puis soulagée. Mon histoire n'aurait pas été entre de bonnes mains.

Mais l'idée ne m'a plus lâchée. Je sentais qu'il avait raison sur un point: j'avais des choses à dire. Et mon histoire n'était pas banale, elle était pertinente, justement aujourd'hui, à l'heure où partout en Europe les mouvements nationalistes gagnent du terrain et où on s'étonne qu'un parti populiste comme l'AfD puisse entrer dans les parlements régionaux les uns après les autres¹.

Qu'est-ce qui est allemand en fin de compte? Y a-t-il quelque chose comme une culture occidentale ou une identité européenne? Comment faire pour intégrer des centaines de milliers de réfugiés? Et qui sont ces gens, qui,

1. À l'heure où paraît ce livre, le parti de l'AfD (Alternative pour l'Allemagne), d'abord anti-européen, puis anti-immigration, est entré au Bundestag, le parlement fédéral, avec 92 députés sur 709 sièges, soit 12,7 % des voix aux législatives de septembre 2017.

semaine après semaine¹, conspuent l'UE, Angela Merkel et tout ce qui est étranger? Pourquoi sont-ils si aigris? Quels sont leurs modèles?

Ces questions sont à nouveau d'actualité. Le radicalisme de droite est de retour, des foyers de réfugiés brûlent, les gens ont peur du terrorisme et les partis nous concoctent des concepts de plus en plus sécuritaires.

J'avais presque oublié le type de la *Bild-Zeitung*, quand des amis et des connaissances s'y sont mis à leur tour: « Tu devrais écrire tout ça, tout ce que tu as vécu, ce qu'on t'a fait. »

J'ai décidé d'essayer une seconde fois, mais cette fois-ci sans me ménager, en m'efforçant à la précision, et tranquillement. Un texte comme je le voulais, moi, et non au goût d'un journaliste de la presse à sensation qui essaie de saisir entre deux cafés crème comment une petite blondinette a bien pu se muer en néonazie de choc.

Il existe plusieurs livres d'ex-nazis qui racontent comment ils ont réussi à s'extraire du milieu: *Point de fuite néonazi – Une jeunesse entre la rébellion, la croix gammée et la taule*; ou: *Parmi les ennemis de l'État – Ma vie dans le sinistre bourbier de la mouvance néonazie*; ou encore: *De Saul à Paul: skinhead, délinquant, pasteur – Mes trois vies*. Certains sont assez bien écrits, d'autres lamentablement, mais je ne peux m'identifier à aucun d'eux. Je lis ces récits, je découvre quelques points communs effectivement, mais je ne me sens pas concernée, je ne m'y reconnais pas.

1. Allusion aux manifestations qui étaient organisées chaque lundi par le mouvement Pegida (Européens patriotes contre l'islamisation de l'Occident).

Pas seulement parce qu'ils sont quasiment tous écrits par des hommes, mais parce que ce n'est pas mon sujet, ma perspective, mon expérience. Pour moi, ça n'a pas commencé à l'adolescence ou avec le rock identitaire, la pression du groupe ou des parents petits-bourgeois. Je ne viens pas d'un patelin déprimant du fin fond de la Saxe, mes parents n'étaient pas au chômage. Je n'avais pas de complexe d'infériorité à compenser, je n'ai pas été manipulée, j'ai juste suivi le boulevard qui s'ouvrait devant moi – et il menait à l'extrême droite.

Malgré ma répugnance à être reconnue et abordée aux arrêts de bus, l'idée d'écrire ce livre s'est imposée à moi peu à peu, ça faisait sens, ça valait la peine, ça pouvait être utile : une enfance dans des camps paramilitaires, des sociétés parallèles d'extrême droite au XXI^e siècle, le rôle des femmes dans la mouvance néonazie – la plupart des gens ne soupçonnent pas à quel point les ramifications de la pensée d'extrême droite pénètrent la société civile.

Au début j'ai eu du mal à ne rien laisser de côté. J'étais régulièrement tentée de faire l'impasse sur certains événements, de supprimer ou d'occulter certaines scènes. Il y a beaucoup de choses que je refusais d'admettre, et quelques-unes que je ne parvenais plus à croire, encore moins à comprendre. Mais finalement, j'ai réintroduit chaque détail, un par un. Sinon l'ensemble aurait été une demi-vérité. Et les demi-vérités ne servent personne.

Le mot confession a des accents pathétiques. Avec ce livre, j'ai voulu faire le point personnellement, témoigner. Ça me fait de la peine pour ma mère et pour ma petite sœur, qui n'y pouvaient pas grand-chose, de les exposer ainsi. Mais je pense que c'est mon droit, peut-être même mon devoir, d'écrire les choses telles qu'elles étaient.

Quand j'ai fait part de ma décision à ma meilleure amie, elle s'est inquiétée: «Tu n'as pas peur? Tout va sortir au grand jour. Ils vont être furieux. Vouloir se venger. Te guetter partout.»

J'y ai réfléchi mais je ne crois pas que ce livre suscitera beaucoup de réactions chez mes ex-camarades. Ils en entendront parler, quelques-uns l'achèteront, le liront même, mais ça n'ira pas plus loin. Ils se diront: «Cette salope n'en vaut pas le coup, de toute façon elle n'a jamais eu son mot à dire.»

Ma mère trouve que je devrais enfin cesser de vivre dans le passé: «Va de l'avant, Heidrun! Tu es si jeune. Tu ne peux pas tirer un trait? Ça ne sert à rien de ressasser tout ça une fois de plus.»

Elle pense que je me révolte encore contre mon destin, que je suis frustrée, mais c'est faux, pour la première fois je suis – timidement – heureuse.

Il se trouve simplement que j'ai des choses à dire sur l'extrémisme de droite. Moi aussi je regarde le journal télévisé et les talk-shows. Moi aussi je suis les discours sur le populisme de droite et je vois notre société se fracturer lentement, des nations entières se droitiser, le spectre de la peur et du repli sur soi hanter les rues et les esprits, et je vois la fragilité de notre vernis de civilisation.

Je n'ai jamais senti l'Allemagne si inquiète, si hystérique, si déchirée. Nous sommes au seuil de quelque chose. Il s'agit maintenant de prendre les bonnes décisions et de se battre pour les principes de la société démocratique libérale.

Je voudrais montrer que des gens de milieu bourgeois peuvent se fourvoyer dans des existences désastreuses, que des enfants et des adolescents grandissent dans ce milieu d'extrême droite, qui se réorganise insidieusement chaque fois qu'on tente de le démanteler.

Je me suis également demandé si je voulais écrire ce livre par désir de vengeance. La réponse est non, je ne ressens pas le besoin de me venger. Les gens à qui j'ai toutes les raisons d'en vouloir se détruisent tout seuls. Mes ex-camarades penseront que je l'ai écrit pour l'argent. L'argument n'est pas si absurde. Il est sûrement exact pour certains de ceux qui ont décroché. Après des années dans le mouvement, beaucoup d'entre eux se retrouvent sans travail et sans moyens. Personnellement je ne vois pas l'argent que me rapporte ce livre comme des honoraires, une récompense ou un gain, mais plutôt comme un genre d'indemnisation. Des dommages et intérêts en quelque sorte.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original : *Ein deutsches Mädchen. Mein Leben in
einer Neonazi-Familie*

© 2017 by J. G. Cotta'sche Buchhandlung

© 2018, Éditions Liana Levi,
pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © H. Benneckenstein

Cette édition électronique du livre *Coupable en toute innocence*
de Heidi Benneckenstein
a été réalisée en septembre 2018 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0061-9)
ISBN pdf: 9791034900633